

Rezensionen / recensions / recensioni

Mondada, Lorenza (2005). *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes. 142 pages.

Les savoirs scientifiques constituent à n'en pas douter des catégories par lesquelles les institutions de recherche capitalisent les traces de leur développement. Mais quels sont les processus qui sous-tendent l'émergence de ces savoirs ? Quelles pratiques président à leur construction et quelle est la part de l'interaction entre chercheurs dans ces mécanismes ? Telles sont quelques-unes des questions centrales qu'aborde Mondada dans *Chercheurs en interaction*. Cet ouvrage, court mais substantiel, retrace à grands traits les principaux résultats d'un important programme de recherche dirigé notamment à l'Université de Bâle par l'auteure et son équipe depuis 1997.

Les objectifs principaux de l'ouvrage tiennent en deux points. Le premier consiste à porter un regard neuf sur la science, conçue moins comme un réceptacle de savoirs figés que comme un ensemble complexe et nécessairement situé de pratiques sociales, permettant à des savoirs de s'élaborer collectivement. Le second consiste à étudier le rôle des ressources langagières, conversationnelles, et plus généralement multimodales dans ce processus d'émergence. De ces objectifs découle une hypothèse, que ce livre étaye de manière particulièrement fine et convaincante: l'interaction entre chercheurs constitue le lieu naturel d'émergence des savoirs, si bien que c'est dans leur accomplissement situé que ces savoirs peuvent être étudiés.

Un solide travail empirique sous-tend ce programme de recherche, que Mondada et son équipe ont conduit dans des environnements plurilingues et des domaines disciplinaires aussi variés que la médecine, l'histoire, l'écologie et l'agronomie. Une démarche de type ethnographique leur a permis de suivre durant plusieurs mois les travaux d'équipes de recherche actives dans ces domaines et de documenter à la fois leurs réunions de travail et leurs productions scientifiques. Cet imposant travail de terrain débouche sur la mise en évidence de quatre dimensions fondamentales des pratiques scientifiques, que les différents chapitres de l'ouvrage déclinent successivement:

- Le chapitre 2 est consacré à *l'organisation de l'interaction dans les réunions de travail*. Il s'intéresse plus particulièrement aux séquences d'ouverture des réunions et aux diverses modalités par lesquelles la participation à l'interaction est régulée. En complément à ces considérations, Mondada y aborde la problématique de la catégorisation des acteurs, montrant comment des catégories telles celles d'«expert» et de «non-expert» font l'objet tantôt d'auto-attributions, tantôt de coalitions entre membres des groupes.

- Le chapitre 3 aborde la question des *modes d'élaboration collective des objets de savoir*. On y montre comment ces savoirs sont rendus manifestes dans l'interaction sous la forme d'*objets de discours* (des arguments, des thèmes, des idées, etc.) et surtout comment ces objets de discours sont tantôt validés ou stabilisés, tantôt collectivement élaborés, tantôt déstabilisés, fragmentés voire abandonnés. Des destins variables semblent ainsi réservés à ces «trajectoires d'objets», qui mettent en évidence plusieurs des propriétés centrales que l'ouvrage reconnaît à ces unités: leurs dimensions émergente, discursive, incarnée matériellement, localement située, et collectivement distribuée.
- Le chapitre 4 se centre davantage sur le fait que les pratiques scientifiques étudiées impliquaient des chercheurs issus de régions linguistiques hétérogènes et renvoyaient de ce fait à des situations de communication exolingues. Se pose dès lors la question de savoir *comment ces situations de plurilinguisme sont gérées et comment s'élabore une vision polyglotte de la science*. Sur ce point, les nombreuses analyses réalisées par Mondada et son équipe permettent de battre en brèche au moins deux visions caricaturales et visiblement erronées des contacts de langues. La première observation consiste à montrer que les ressources linguistiques mobilisées par les chercheurs apparaissent comme beaucoup plus diversifiées et hétérogènes que l'imposition de l'anglais comme langue de communication unique. La seconde observation permet de mettre en évidence la diversité des solutions retenues par les chercheurs dans le quotidien de leurs pratiques. Elle remet en question les modèles *normatifs*, qui tendent à ramener les pratiques scientifiques exolingues à des typologies statiques, et milite pour des modèles *vernaculaires*, qui accordent une place centrale à l'innovation et aux solutions locales, séquentiellement «bricolées» par les acteurs. Dans cette perspective, un regard neuf est posé sur le plurilinguisme et son rapport à la science, regard dans lequel la pluralité des ressources linguistiques ne se ramène plus à un problème à surmonter, mais constitue au contraire une dimension originale et spécifique en lien avec la manière de raisonner des groupes.
- Le chapitre 5 traite de *l'imbrication de la parole et des objets matériels dans les activités de recherche*. Plus globalement, il milite pour une approche multimodale des pratiques scientifiques, dans lesquelles s'imbriquent en permanence les productions verbales, les gestes, les regards, les postures, les agencements spatiaux, les manipulations d'objets matériels et les processus d'inscription sur des documents. Ici aussi, d'abondantes références à des analyses empiriques permettent de mettre en évidence l'importance des processus d'inscription, de pointage et de va-et-vient entre prises de parole et documents écrits. Elles permettent en outre, au plan théorique, d'illustrer plusieurs concepts en lien avec cet élargissement du questionnement: celui d'«interobjectivité», emprunté à Latour, celui d'«objet intermédiaire», repris des travaux de Jeantet, et enfin celui de «praxéologie de la vision», proposé par Goodwin.

On l'aura compris, *Chercheurs en interaction* dépasse largement le cadre étroit d'une étude empirique consacrée aux pratiques scientifiques des chercheurs. Il s'articule, de manière plus générale, à des enjeux majeurs dans le paysage contemporain des sciences du langage, et ce à la fois aux plans épistémologique, théorique et méthodologique. Au plan épistémologique, l'ouvrage se présente comme une contribution substantielle à une rencontre encore inédite: celle d'une sociologie des sciences centrée sur l'étude de «la science en train de se faire» (Latour, Callon, etc.) et d'une linguistique de l'interaction d'orientation ethnométhodologique (Sacks, Schegloff, Goodwin, etc.). Au plan théorique, il invite à porter un regard différent, non seulement sur la science, mais également sur la manière de problématiser les rapports entre la cognition, les pratiques sociales et les processus langagiers. Enfin, au plan méthodologique, cet ouvrage défend des options tout à fait explicites et clairement argumentées, en lien avec des questions qui, outre les linguistes, intéresseront également d'autres chercheurs en sciences humaines et sociales: Comment accéder à des pratiques sociales? Quelles ressources méthodologiques privilégier à cette fin? Comment constituer et analyser des données audio et vidéo relevant de l'ordre de l'interaction?

Outre sa grande clarté et l'abondance des illustrations empiriques proposées, on saluera dans cet ouvrage un équilibre rare mais ici remarquablement tenu entre rigueur méthodologique et lisibilité. De notre point de vue, *Chercheurs en interaction* se positionne en effet à mi-chemin entre une monographie spécialisée et un ouvrage de vulgarisation (dans le bon sens du terme). Il offre l'avantage, notamment de par son arrière-fond théorique et son appareillage méthodologique serré (voir par exemple les conventions de transcriptions) de ne faire aucune concession à la technicité des approches défendues. Et de par son format et son style d'écriture, il reste néanmoins remarquablement accessible à un vaste public qui va bien au-delà du champ de la linguistique des discours et de l'interaction.

Toutefois, et c'est sans doute une autre de ses qualités, l'ouvrage soulève un certain nombre de questions que pour notre part nous regrouperons autour de trois axes :

- Notre première interrogation a trait à l'exploitation faite par Mondada et son équipe des différents terrains empiriques considérés et plus particulièrement de leur dimension contrastive. Sur ce point, l'ouvrage lève toute ambiguïté dès lors que son «objectif n'est pas de faire une étude centrée sur un terrain particulier, mais de décrire des procédés observables à travers une multiplicité de terrains différents, montrant ainsi la dimension récurrente et systématique des pratiques observées» (p. 61). Certes, la mise en évidence de telles régularités relève du plus grand intérêt et atteste du caractère très abouti de la démarche proposée. Pourtant, il semble difficile de se satisfaire de l'idée que les savoirs émergent selon des modalités identiques selon qu'on les étudie dans des équipes de chirurgiens, chez des agronomes ou auprès de chercheurs en histoire. La mise en évidence de quelques contrastes entre ces champs n'aurait-elle pas complété valablement le panorama dressé? Et surtout, une

approche contrastive n'aurait-elle pas été davantage en adéquation avec la posture épistémologique défendue, et qui revendique précisément le caractère local et situé des pratiques étudiées? Ou pour dire les choses autrement, comment concilier à la fois la nature généralisable et transversale des processus mis en évidence avec l'ancrage revendiqué dans une épistémologie émergentiste?

- Un deuxième point de discussion que nous souhaiterions ici introduire concerne le traitement réservé dans cet ouvrage à des notions telles l'*objet de savoir* et l'*objet de discours*. Sur ce point également, l'ouvrage propose une grande clarté dès lors qu'il envisage une continuité forte entre ces deux termes. C'est du moins ce que laissent entendre certains passages du chapitre 3, dans lesquels la problématique de l'émergence des savoirs se superpose assez largement à celle de catégories discursives:

Plus particulièrement, nous nous intéresserons aux procédés interactionnels par lesquels un objet de discours – argument, thème, idée, solution... – est proposé dans un premier tour de parole pour être ensuite traité, repris, transformé dans le tour suivant par les interactants. [...] Ce principe permet ainsi d'observer comment tel objet de discours, qui coïncide avec tel objet de savoir – un concept, une thèse, une proposition théorique... – s'est proposé au groupe et comment il est ensuite traité par lui, reconnu comme un objet central pour le projet scientifique en cours, ou écarté comme un objet non pertinent. (pp. 61-62)

A n'en pas douter, la transposition de catégories «scientifique» (des concepts, des thèses, des propositions théoriques) vers des catégories «discursives» (des arguments, des thèmes, des idées, des solutions) offre des avantages méthodologiques non négligeables. Plus particulièrement, elle fournit au linguiste des unités matérielles dont il peut traquer l'émergence et décrire les trajectoires. Pourtant, de notre point de vue, l'articulation de tels objets de savoir avec des objets de discours mériterait des considérations qui vont au-delà d'une simple coïncidence ou superposition. Qu'advient-il des objets de savoir qui ne sont pas discursivement topicalisés, mais qui peuplent la conscience des chercheurs, alimentent leurs inférences, et sont présumés par leurs propos? Et réciproquement, les objets de discours attestés dans les réunions scientifiques renvoient-ils tous à des objets de savoir entretenant un rapport identique avec la science? Vraisemblablement pas, mais alors comment dépasser ces généralisations visiblement hâtives? Plus largement, il nous semble que l'ouvrage fait sur ce point l'impasse sur une abondante littérature, dans les champs de la psychologie du développement, de la didactique et de l'anthropologie culturelle, et qui aurait permis de problématiser avec davantage de nuances que ce qui est fait ici la question des rapports entre unités psychologiques (*les objets de savoir*) et unités langagières (*les objets de discours*). Mais on concèdera qu'on touche ici à des questions d'une grande complexité, qui n'auraient pu tenir dans le format de l'ouvrage proposé.

- Enfin, nous souhaitons mettre en discussion un dernier choix, qui a trait au grain d'analyse privilégié, et plus spécifiquement au caractère particulièrement local et microscopique des études conduites. Ce choix s'inscrit dans la continuité du positionnement épistémologique adopté. Il permet en particulier d'alimenter l'hypothèse centrale de l'ouvrage selon laquelle les savoirs scientifiques émergent localement des échanges entre chercheurs. Pourtant, si cette proposition est démontrée avec force et conviction, elle aurait à notre sens gagné à être complétée d'études envisageant des séquences d'un empan temporel quelque peu étendu. Autant il nous semble intéressant de considérer les savoirs dans la dynamique de leur émergence, autant il nous paraît difficile de penser que ce n'est *que* dans des segments de l'ordre de la minute que ceux-ci sont élaborés. Selon toute vraisemblance, ces processus se marquent également au fil d'une réunion, dans les trajectoires et le travail d'articulation entre réunions (voir Grosjean & Lacoste), bref dans l'histoire locale des groupes, que la démarche ethnographique a précisément permis de documenter. Ces dimensions auraient à notre sens pu être abordées sans faire trop de concessions au paradigme de référence de l'ethnométhodologie, mais elles auraient à coup sûr posé des questions méthodologiques qui vont au-delà du référentiel de l'analyse conversationnelle.

On concèdera cependant volontiers que ces choix ne font que renforcer ce qui constitue par ailleurs une grande qualité de l'ouvrage dans son ensemble: sa remarquable cohérence et la continuité méthodologique des options théoriques revendiquées. Le Fonds National Suisse de la recherche scientifique ne s'y est d'ailleurs pas trompé, puisqu'il a récompensé en 2001 le programme de recherche dirigé par Mondada du prestigieux prix Latsis. Les lecteurs seront ainsi heureux de pouvoir disposer d'un ouvrage de synthèse donnant accès au produit de ce qui constitue sans doute un travail scientifique exemplaire dans le domaine.

En conclusion, on relèvera que cette monographie ne s'inscrit certes pas explicitement dans le champ des sciences de l'éducation, mais qu'elle peut y contribuer à au moins trois niveaux. Premièrement, en thématissant de manière centrale la problématique du rapport au savoir et en illustrant de manière particulièrement claire une conception spécifique de ce rapport. Deuxièmement, en proposant des réflexions à la fois riches et originales portant sur le fonctionnement des pratiques langagières plurilingues dans des communautés des chercheurs. Enfin, en alimentant de manière substantielle les méthodologies d'analyse de l'interaction, dont on sait qu'elles jouent un rôle souvent important dans plusieurs sous-domaines des sciences de l'éducation (les didactiques scolaires, l'analyse de l'activité en formation des adultes, etc.).

Laurent Filliettaz, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université de Genève